

# La chasse immortelle

Herman Melville

... Gérard Joulé, *Epalinges*

La France compte peu de prophètes ; c'est un pays catholique et jacobin ; c'est pourquoi le Français est un être essentiellement rationaliste et social. Un terrien, un sédentaire. Mais le protestantisme développa chez les Anglo-Saxons, ce peuple de marins, grands lecteurs de la Bible, nourris de l'Ancien Testament, un courant puritano-luciférien dont Milton, Blake, Byron, Shelley, Poe, Hawthorne, Thoreau, Whitman, Melville, les sœurs Brontë, Stevenson, Wilde, James, Dickinson, Lawrence, Lowry... furent les plus illustres représentants. C'est la marque et la grandeur « cainique » et luciférienne de la littérature anglo-saxonne. Quand le Français fait les croisades ou la Révolution, c'est pour se chercher des frères plus que des terres. Même ses révoltes sont sociales. Tout autre est l'Anglo-Saxon. Quand il se rebelle, sa révolte ne vise pas sa société, la plus pharisaïque qui fût jamais, mais le Ciel, la Cause Première. Ces gens-là ne connaissent que deux puissances : un Jéhovah puritain et un Lucifer presque aussi puissant, aussi farouche, qui se disputent le cœur de ce peuple d'insulaires et de marins, de pirates et de rapaces, jusqu'à se confondre. Jéhovah et Lucifer. C'est le monde de la mer qui ne connaît ni rédemption ni incarnation, la mer qui est au marin ce que le désert est pour un musulman. Baleines et mirages. Qu'est-ce que cette baleine, ce monstre des profondeurs ? Est-ce Dieu ? Est-ce le Diable ?

Pour cette race de chasseurs, Dieu n'existe que dans l'orage, la tempête, le naufrage. Il n'existe que dans la lutte, que lorsqu'on se bat avec ou contre lui, comme Jacob avec l'Ange. Ce Dieu-là, Blake l'identifie à l'Énergie. Les peurs et les désirs du marin sont à la mesure de l'horizon infini que son regard embrasse. Comme le soldat sur le champ de bataille, le danger le guette de partout, mais à tout moment son plancher peut s'écrouler. Aucune sûreté nulle part. Le dieu des chasseurs et des guerriers n'est pas celui des cultivateurs et des pasteurs. Le dieu des marins n'est pas celui des terriens. Le dieu des voyageurs n'est pas celui des sédentaires. Les dieux qui habitent le fond des mers sont des Léviathans, des dieux asociaux. La mer, on ne la travaille pas, on ne la cultive pas, on ne la domestique pas, on ne l'exploite pas. Ses pêches sont toujours miraculeuses.

## La tragédie du Blanc

Herman Melville est né à New York en 1819. Descendant d'une vieille famille écossaise, la faillite de son père le laissa dans l'indigence. Il fut successivement employé de banque, maître d'école et mousse. En 1841, il navigua à bord d'une baleinière sur le Pacifique. Il aborda aux Iles Marquises et fut capturé par des cannibales avec lesquels il vécut quelques temps.

**Herman Melville,**  
*Moby-Dick, Pierre ou les Ambiguïtés,*  
(Œuvres III),  
La Pléiade, Gallimard,  
Paris 2006, 1456 p.

En 1847, il s'établit à New York et se lia avec Nathaniel Hawthorne. *Moby Dick*, son chef-d'œuvre, est le nom d'une baleine blanche, emblème du Mal ; le livre raconte la poursuite de cette baleine. Cette baleine comme symbole du Démon figure déjà dans un bestiaire anglo-saxon du IX<sup>e</sup> siècle, alors que la blancheur est déjà un des thèmes de l'*Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe. *Moby Dick* fut publié en 1851. Si la grande Baleine Blanche coula le vaisseau de la grande Ame Blanche en 1851, qu'est-il arrivé depuis ?

La vie de Melville illustre la tragédie de l'homme Blanc qui rêve de retourner en arrière, vers les bleus paradis des îles du Pacifique et qui n'y arrive pas. Il n'y a pas de retour possible vers la vie sauvage. Ni Gauguin ni Artaud n'y sont parvenus. Entre ces paradis rêvés et la vie et le monde civilisé qu'il hait, il y a la mer. Comme il ne peut appartenir à l'humanité ni vivre avec les terriens, il reprend la mer. Il a besoin de l'eau salée, des éléments. La mer le purifiera de son humanité d'homme Blanc, d'idéologue Blanc. C'est ainsi qu'il se trouve dans le Pacifique. Tahiti, Samoa, îles au nom de fleurs. Femmes-fleurs. Populations cannibales plus douces que ses frères Blancs, ces féroces adorateurs de Mammou. La bête la plus laide de la terre est l'homme Blanc, déclare Melville.

Et pourtant, son bonheur est de courte durée. Il se lasse vite de la vie sauvage paradisiaque. Il a la nostalgie de ce qu'il a quitté et qu'il déteste. Le relâchement des tropiques, la vie de lézard, l'absence de lutte ne lui valent rien. Il lui faut lutter contre le monde existant, contre lui-même. Il n'est pas fait pour les paradis terrestres. Il faut quelque chose qui lui résiste.

Il rentre au pays, se marie. Cinquante ans de désillusion. Un marin ne s'accouple pas avec une terrienne. Chaque âme est seule et doit l'être. Le monde est

beau parce qu'il est terrible. Il doit être un lieu de discorde, avec des trêves de paix. Idem entre l'homme et la femme : une saine et franche guerre des sexes, chacun acceptant qu'il y ait en l'autre de grands espaces inconnus. L'homme n'est pas fait pour la paix, ni pour le repos, ni pour le bonheur. C'est un chasseur. Et *Moby Dick* est une chasse, la dernière grande chasse. Une chasse royale.

## Sur et sous les eaux

*Moby Dick* : une grande baleine, vieille et solitaire, terrible dans sa colère et d'une blancheur de neige. A sa poursuite, un équipage fanatisé par un capitaine qu'on met un certain temps à nous présenter : le mystérieux capitaine Achab ; un quaker qui craint la colère de Dieu et qui marche en clopinant, appuyé sur une canne d'ivoire. *Moby Dick* lui ayant arraché une jambe, alors qu'il l'attaquait, Achab a juré de se venger.

Un capitaine maniaque et trois aides, trois baleiniers splendides. Et comme équipage : des vauriens, des quakers, des cannibales. Trois harponneurs, Queequeg, originaire des mers du Sud, Tash-tego, un Indien pur-sang natif de Gays'-Head, et Daggoo, un géant nègre ; les trois races sauvages harponnées par l'Amérique blanche et soumises aux ordres du capitaine dément. Le vieux Manx, avec ses prédictions druidiques, et le mystérieux Fedallah n'expriment jamais une seule parole qui se soit pour ainsi dire sortie de la bouche titanesque de Melville.

La seule exception est Pip, le négroillon, qui, dans un mouvement de panique, saute du bateau et perd la raison à force d'être resté si longtemps en mer. Ses paroles démentes sont d'une dramatique extraordinaire, et le fait est

que dans tout ce qui touche à Pip, Melville introduit un accent d'une humanité déchirante.

Mais la grandeur symbolique de ce sombre chef-d'œuvre atteint son paroxysme dans la figure de la baleine blanche elle-même. « La Baleine Blanche nageait devant eux comme l'incarnation de toutes ces puissances maléfiques que certains hommes de nature profonde sentent en train de les ronger, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus pour vivre qu'une moitié de cœur et de poumon. Puissances malignes qui datent de toujours ; auxquelles les chrétiens eux-mêmes attribuent la domination de la moitié du monde, et que les anciens Ophites de l'est adoraient dans leurs statues démoniaques... tout ce qui rend fou et qui tourmente, tout ce qui remue le fond trouble des choses, toute vérité qui contient une parcelle de malice, tout ce qui irrite les nerfs et attaque le cerveau, tout ce qui est démoniaque dans la vie et dans la pensée, tout mal était pour ce fou d'Achab...

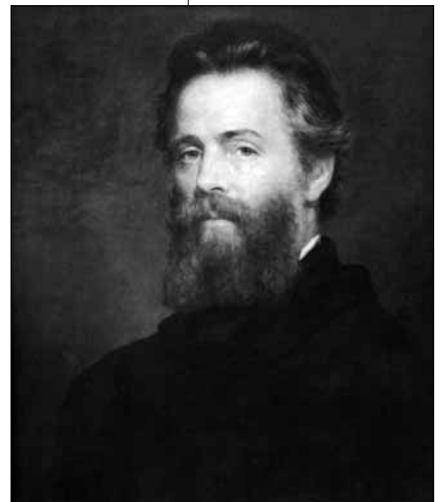
» Voici donc ce vieillard grisonnant et impie chassant, le blasphème à la bouche, une baleine de Job autour du monde ; qui plus est, à la tête d'un équipage composé en majeure partie de métis renégats, de naufragés et de cannibales... Par quelle magie répondaient-ils si spontanément à la colère du vieillard ? Par quel sortilège leurs âmes étaient-elles envoûtées pour qu'à certains moments sa haine à lui semblât presque la leur ? Que représentait la Baleine Blanche pour eux ? A leurs esprits ignares, était-elle apparue d'une façon vague et inattendue, comme le grand démon rampant des mers de la vie ? Pour débrouiller tout cela, il faudrait plonger plus profond que je ne le puis, moi Ishmael. Comment le mineur souterrain qui travaille en nous pourrait-il savoir où mène la galerie qu'il

creuse de son pic, dont le bruit est étouffé et qui sans cesse se déplace ? Qui ne sent pas la force du bras irrésistible ?

» Mais vous qui cherchez la vérité, ô âmes graves et nobles, descendez sous les fondations, de cave en cave. Dans les profondeurs farouches de l'orgueilleuse construction de l'homme, s'ouvre le vaste habitacle des civilisations disparues ; et c'est là que sa grandeur essentielle est enracinée dans les ténèbres avec toute sa majesté ; héros antique enseveli sous l'entassement des siècles. Car bien que nombre d'aspects de ce monde visible semblent être formés par l'amour, les sphères invisibles furent forgées dans la terreur... »

Mêlés aux ruées des terrifiantes chasses, il y a des instants de pure beauté : « Tandis que les trois canots demeuraient ainsi sur cette mer qui roulait doucement, contemplant son éternel azur du milieu du jour, sans qu'aucun gémissement, aucun cri, aucune ride ni bulle n'apparussent à la surface, montant des profondeurs, quel terrien eût pu penser que sous ce silence et cette placidité, le plus grand monstre des mers se tordait dans les affres de l'agonie ? »

Melville



Le chapitre le plus stupéfiant est peut-être celui de la Grande Armada au début du troisième volume, le Péquod cinglant vers Java lorsqu'il rencontre un vaste banc de baleines. Là, les marins étonnés contemplant les amours de ces monstres étonnants : mammifères en rut tout au fond de la mer. « Or, loin au-dessous de ce monde merveilleux de la surface, un monde encore plus étrange s'offrait à nos yeux quand nous nous penchions. Comme suspendues dans les profondeurs aquatiques, flottaient les formes des mères nourrices cachalots et celles qui, à en juger par leurs contours énormes, devaient bientôt le devenir. Le lac, comme je l'ai dit, était prodigieusement transparent jusqu'à une grande profondeur, et, comme les enfants des hommes qui, tout en tétant, regardent calmement et fixement autre chose que les seins qui les allaitent, de même ces jeunes cachalots semblaient regarder vers nous, mais pas nous-mêmes : nous devions être à leurs yeux nouveau-nés comme une poignée d'algues marines. Flottant à leurs côtés, les mères paraissaient aussi les regarder placidement. Les plus subtils secrets des mers nous étaient divulgués dans cette mare enchantée. Nous vîmes les jeunes Léviathans faire l'amour dans les profondeurs. Ainsi encore entourés de cercles concentriques d'épouvante, ces créatures insondables se livraient librement et intrépidement au centre à leurs paisibles divertissements, sereinement occupées de leurs ébats folâtres et délicieux. »

### Victoire suicidaire

Le combat avec la baleine dura trois jours. L'affreuse baleine en furie se retourna vers le Péquod, symbole de notre monde civilisé. Elle lui asséna un effroyable coup. Des cercles concentriques sai-

sirent le canot solitaire et tout son équipage. Chaque rame, chaque lance se mit à tourner en une ronde qui emporta hors de vue la petite épave du Péquod. Ainsi finit l'un des livres les plus extraordinaires qui aient été écrits, et que se referme sur lui son symbolisme tourmenté. Il impose à l'âme terreur et respect. De quelle fatalité est-il le dépositaire ? De la nôtre : celle de notre race. Nous sommes condamnés et l'arrêt vient de l'enfant de nos entrailles, l'Amérique. Cette jeune Amérique aussi idéaliste que carnassière. C'est elle la baleine, c'est elle Moby Dick. Condamnés par notre esprit et par notre idéalisme. Condamnés par notre volonté de chasse et de puissance.

Moby Dick, c'est l'instinct animal de notre race, sa nature primitive asservie au sang et traquée par le fanatisme maniaque de notre conscience mentale tourmentée. C'est le symbole de notre division entre âme et chair. Nous voulons détruire notre part animale, l'assujettir à notre volonté consciente et morale, comme nous avons assujetti toutes choses et toutes races dans notre chasse de conquérants déments qui est notre destin. C'est la victoire suicidaire de l'esprit sur la matière.

Et comme il n'est pas de retour en arrière possible, nous continuerons notre marche destructrice et suicidaire. Et après avoir détruit toutes les espèces animales, nous détruirons la terre nourricière elle-même. Et le Péquod coula. Le Péquod, c'était l'aigle américain, c'était le bateau de l'Ame Blanche. Il coulât emportant avec lui Nègres, Indiens, Polynésiens, Asiatiques, Quakers, Yankees. Coulée, toute la bande !

G. J.